

MON AMIE JEANNE

Avec Jeanne nous formons la bonne paire d'amis. C'est de son âge de se plaire aux babillages et, pour ma part, je ne dédaigne pas les causeries. D'ordinaire elle parle pour le plaisir de parler, sans plus de raison que de nécessité, par instinct, comme les oiseaux chantent, et volontiers je me laisse entraîner à l'écouter, séduit par son charme enfantin ; car elle a de grands yeux bleus, de douces lueurs dans ses cheveux blonds, des lèvres roses sous un petit nez mutin. Jeanne est une jolie personne de neuf ans.

Elle me conte ses peines ; je n'imaginais pas qu'on pût en avoir de réelles à neuf ans.

Elle en a cependant. Ce n'est pas qu'elle souffre par jalousie ; non je n'oserais lui dire qu'elle est jalouse, elle se fâcherait ; et pourtant elle pardonne mal à son frère Gaston les attentions trop particulières dont il est l'objet.

Gaston a juste autant de moi que sa sœur a d'années. Quand sa nourrice le dresse sur les jambes, il n'est pas si haut que la grande poupée de Jeanne ; eh bien ! si petit, il accapare tout l'intérêt de la maison.

Dès qu'il crie ou seulement qu'il grogne, sa mère intervient, le prend des bras de la nourrice, l'apaise sous des baisers, et Jeanne voit aller à lui les caresses qui jadis étaient pour elle.

J'avoue qu'elle m'embarrasse par ses confidences, mon amie Jeanne ; je ne puis lui donner tort de ce qu'elle voudrait avoir une part aussi grande de gâteries câlines, et cependant je comprends la sollicitude plus vive de

doute c'était plus opportun d'éviter une méningite à Gaston que de se mettre à disserter sur l'uniforme de l'armée française. On se doit aux tout petits.

Si sensé qu'il fût, Jeanne dédaigna mon avis et cessa de me prendre pour juge. Décidément je me plaisais à lui découvrir des torts ; j'étais pour elle un mauvais ami.

Elle n'eut pas à me boudoir longtemps ; la semaine suivante, survint l'événement qui devait nous réconcilier.

Je suis l'oncle de Jeanne, le frère de sa mère, et je suis heureux de remplacer près d'elle son père, lorsque des voyages d'affaires le retiennent éloigné de Paris.

Ainsi, pendant l'été, j'accompagne souvent ma sœur et ses enfants en voiture ; nous profitons des beaux ciels pour aller au bois de Boulogne chercher quelque coin de verdure, où Jeanne s'amuse librement en courant sous les arbres et cueillant des bouquets. Gravement assis sur l'herbe, Gaston aspire la bonne odeur de la nature et, pour la mère comme pour moi, c'est un plaisir de voir les deux enfants contents.

Or, un jour de bel après-midi, nous nous étions attardés plus que de coutume et nous rentrions pressés par l'heure du dîner. A la porte du bois j'avais avisé, parmi les voitures stationnées, celle qui me semblait la mieux attelée. Le cheval sur sa bonne mine offrait les plus sérieuses garanties de rapidité, et le cocher s'empessa de me confirmer dans ma bonne opinion. Il sortait tout frais du dépôt : nous étions ses premiers clients.

En septembre commence la saison des journées raccourcies ; la frai-



Elle se raidit en s'appuyant sur son cerceau. (P. 9, col. 1.)

la mère, à l'égard du petit être, dont les pas tremblants n'ont point encore éprouvé le chemin hasardeux de la vie.

« Vois-tu, ma Jeanne, ton frère n'est pas plus aimé que toi, mais il est plus fragile et les regards de ta mère, quand ils se tournent vers lui, te semblent plus tendres parce qu'ils reflètent plus d'inquiétude. Ne t'en étonne pas ; il a besoin davantage qu'on le veille ; il est tout petit. »

Je n'ai pu la convaincre et mon argument la révolte. A quoi sert d'être la plus grande, si c'est pour avoir moins que les petits ? Puis avec sa vivacité qui m'enchantait elle énumère ses nouveaux griefs.

Hier, en arrivant aux Tuileries pour y passer l'après-midi quotidien, elle avait voulu demander à sa mère un renseignement sur un sujet qui lui semblait plus sérieux ; elle ne sait pas encore distinguer un fantassin d'un cavalier, bien qu'elle ait un oncle colonel, et trois soldats qu'on venait de rencontrer lui fournissaient l'occasion d'élucider ce point obscur dans son esprit. Or en ce même moment sa mère se trouvait tout occupée de Bébé qui ne semblait pas suffisamment abrité dans les bras de la nourrice et qui risquait d'être atteint par les rayons obliques du soleil sur le front.

Jeanne s'impacienta de ne pas recevoir une réponse assez prompte ; elle réclama, secoua sa mère par la robe, s'attira les plus sévères répliques et finalement n'eut pas son explication. Elle sut être fière, se garda bien de paraître vexée, se raidit en s'appuyant sur son cerceau ; mais quand, le soir même, en fillette un peu bavarde, elle me fit part entre cent autres de cet incident, je ne pus encore une fois lui donner raison. De deux intérêts sa mère avait choisi le seul qui fût sérieux. Sans le moindre

cheur vient vite avec le soir ; je n'avais trouvé qu'une voiture découverte et ma sœur craignait pour Bébé que nous puissions être surpris par la tombée de la nuit. Je promis au cocher de doubler le pourboire s'il nous menait bon train.

De la porte du bois de Boulogne jusqu'à la rue Royale le trajet n'est pas long, mais les voies à cette heure sont très encombrées de circulation pour le retour des promeneurs. En dépit des obstacles le cocher voulut aller vite. Sur les moindres espaces libres, il lançait son cheval à pleine bride ; mais, arrêté bientôt entre les groupes serrés de fiacres et d'équipages, il le modérait pour le relancer plus loin et, forcé de changer sans cesse son pas, sans cesse excité, retenu sans cesse, la bête s'énervait, battait du sabot, se dérobait. Sur les instances de ma sœur que cette allure ne rassurait pas, je dus rétracter mes ordres auprès du cocher : qu'il renonce à gagner de l'avance et suive la file.

Il me tranquillisa.

« N'ayez pas peur, patron, je réponds de mon attelage. Ça vous a l'air mauvaise tête, mais c'est doux comme une bête à laine. »

Et très habilement d'ailleurs, en profitant des moindres vides il continua sa course à travers la cohue d'équipages, tout en excitant par des claquements de langue son cheval qui semblait maintenant s'animer à ce jeu.

« C'est doux comme un mouton », répétait le cocher ; mais, tandis qu'il semblait si sûr de sa bête, nous le voyions tirer de toute sa vigueur et vainement sur les rênes, et ses affirmations, contredites par son attitude, ne rendaient pas le repos à ma sœur, qui jetait des regards plus tendres et plus anxieux sur ses deux enfants.